



GRAND PRIX JANINE BAZIN 2013
ENTREVUES BELFORT
FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM

PRIX
Scribe
POUR LE CINEMA

neffa films zendj mirrors le fresnoy captures presentent

REVOLUTION ZENDJ

UN FILM DE TARIQ TEGUIA

AVEC FETHI GHARES & DIANA SABRI

PRODUIT PAR YACINE TEGUIA

SORTIE NATIONALE LE 11 MARS 2015

+ CYCLE « TARIQ TEGUIA, FILMS & RENCONTRES » AU CENTRE POMPIDOU du 6 au 15 mars

eclectic

www.neffafilms.dz

www.zendj.net

un film soutenu par le GNCR & l'ACID

UN FILM PRODUIT PAR NEFFA FILMS & ZENDJ

COPRODUIT PAR MIRRORS LE FRESNOY CAPTURES

Ce film a été produit avec le concours
FDATIC MINISTERE ALGERIEN DE LA CULTURE
COMMISSION DU VAL DE MARNE POUR LE CINEMA
DFI DOHA FILM INSTITUTE QATAR
FOND HUBERT BALS ROTTERDAM
CNAP IMAGE MOUVEMENT MINISTERE DE LA CULTURE FRANCE
AARC AGENCE ALGERIENNE POUR LE RAYONNEMENT CULTUREL
SANAD ABU DHABI

FDATIC

VAL de
MARNE
Conseil général

DFI DOHA
FILM
INSTITUTE
مؤسسة الدوحة للأفلام

HUBERT BALS
FUND

MP

aa
rc

ABU DHABI FILM
FESTIVAL
الوطنى السينمائي



SYNOPSIS

Ibn Battutâ, la trentaine d'années, est journaliste dans un quotidien algérien. Un banal reportage sur des affrontements communautaires dans le Sud algérien le conduit imperceptiblement sur les traces de révoltes oubliées du 8e au 9e siècle sous le Califat abbaside en Irak. Pour les besoins de son investigation, mais au prétexte d'enquêter pour le compte de son journal sur l'état de la « Nation arabe », IB se rend dans un premier temps à Beyrouth, ville qui incarna durant plusieurs décennies toutes les luttes et les espoirs du Monde arabe.

Ailleurs sur la carte, Nahla, une jeune palestinienne dont la famille est réfugiée en Grèce, revient à Beyrouth sur les traces de son père, un militant nationaliste ayant fui cette ville aux lendemains de la défaite de 1982 face à l'armée israélienne. Pas de place ici pour une nostalgie des vieilles batailles mais une nécessité, tracer un parcours singulier en apportant des fonds à d'autres palestiniens, dont Rami, échoué dans le camp de réfugiés de Chatila. Plus loin encore, dans l'Irak sous occupation américaine, Monsieur Prince, entrepreneur multicalques voit grand et compte vite l'argent qui s'accumule à l'ombre de la mission civilisatrice des chars Abrams et des agents privés surarmés. Pour préserver ses revenus exponentiels en changeant la couleur, il se rend à Beyrouth.

Tous se rencontreront, en le sachant ou non, par hasard le plus souvent, quand ils le désireront parfois. Mais il y aura du temps avant ces collisions, il y aura des ratages et des impasses, des éclipses et des fictions parce que les fantômes sont partout, parce que Beyrouth, la Babylone des révolutionnaires, n'est plus là que dans ses interstices, les énergies dissipées dans quelques négoce, la ligne de front comblée de neuf, un décor spectaculaire où « le regard ne rencontre que les choses et leur prix ». Et IB d'errer, de se perdre pour de vrai ou pour de faux, de « couvrir » Beyrouth en pensant à d'autres fantômes égarés dans l'espace et dans le temps, Alger - Bagdad - l'émeutier masqué de Berriane - les Zendj révoltés, il n'y a plus d'ordre. Dans ce dispositif des vides et des diffractions, Nahla esquive IB et manque Rami, IB poursuit vainement Alî ibn Muhammad, le Maître des Zendj réfuté par l'Histoire.

Bientôt, alors que tous enfin se seront rencontrés, il faudra désertier Beyrouth en fuyards, se choisir un autre exil dont le nom importe peu. Une inespérée ligne de fuite vers le Nord Ouest pour Nahla et Rami, vers l'Est et Bagdad, la Ville des villes pour IB, reporter indécis maintenant au bord de lui-même, sidéré devant l'ampleur du Tigre, dérivant l'arme à la main sur un mashood dans les eaux du Chott el Arab, le Golfe persique à portée de main. L'Eden atteint ?

FIGURES DANS UN PAYSAGE

LES DIMENSIONS DU MONDE

L'événement est imperceptible. Dans la fumée des gaz lacrymogènes d'une émeute réprimée, aux interstices du fracas des communautés qui s'affrontent en Algérie, rien de plus qu'un nom, « Zendj », un sous-entendu aux allures de mise en garde, provocation liminaire d'émeutiers lancée au visage de Ibn Battutâ, reporter algérien bientôt sur les traces de ce qui vient d'être nommé, projeté hors d'Algérie, à Beyrouth comme première étape, la ville d'un pays qui attend la prochaine guerre, et plus loin encore, Ibn Battutâ au bord de lui-même, de Bagdad à Bassorah, sur le Chott el Arab, où les cours mêlés du Tigre et de l'Euphrate rejoignent les premières eaux du Golfe arabo-persique, point final de sa course aux fantômes.

Une allusion qui appelle les distances du géographique et convoque la profondeur de l'Histoire, celle des Zendj, esclaves Noirs condamnés à assécher les marais du Bas Euphrate, devenus armée de gueux en révolte du VIIIe au IXe siècle contre le Califat abbasside, des destins obscurs rêvant de liberté, tuant en son nom, mourant pour elle. De cette fureur libératrice, il ne reste pas grand-chose, hormis quelques noms - dont celui Alî ibn Muhammad, Maître des Zendj et révolutionnaire avéré - consignés par des chroniqueurs officiels soucieux d'en ternir la vérité, et de rares vestiges archéologiques exhumés de la splendeur aujourd'hui flétrie des marais mésopotamiens que l'imaginaire musulman, à l'aune de la Bible, identifie au jardin d'Eden, le lieu où la fin des oppressions sera rendue possible et le bonheur atteint.





C'est de la recherche de cet indiscernable que le périple d'Ibn Battutâ sera fait, au motif d'un reportage au Proche-Orient qui s'avèrera aussi évanescant que son objectif réel. Mais le voyage d'Ibn Battutâ n'a-t-il pas pour vocation de mettre en lumière ce qui justement a disparu ? Le journaliste, en se faisant le généalogiste des luttes perdues et oubliées, ne rappelle-t-il pas, à la suite des jeunes émeutiers algériens de Berriane, la nécessité de les reconduire et de les reformuler à l'aune des oppressions actuelles ? À ce stade, une question se pose : est-il envisageable d'entreprendre un film avec le désir de filmer la matière des spectres ?

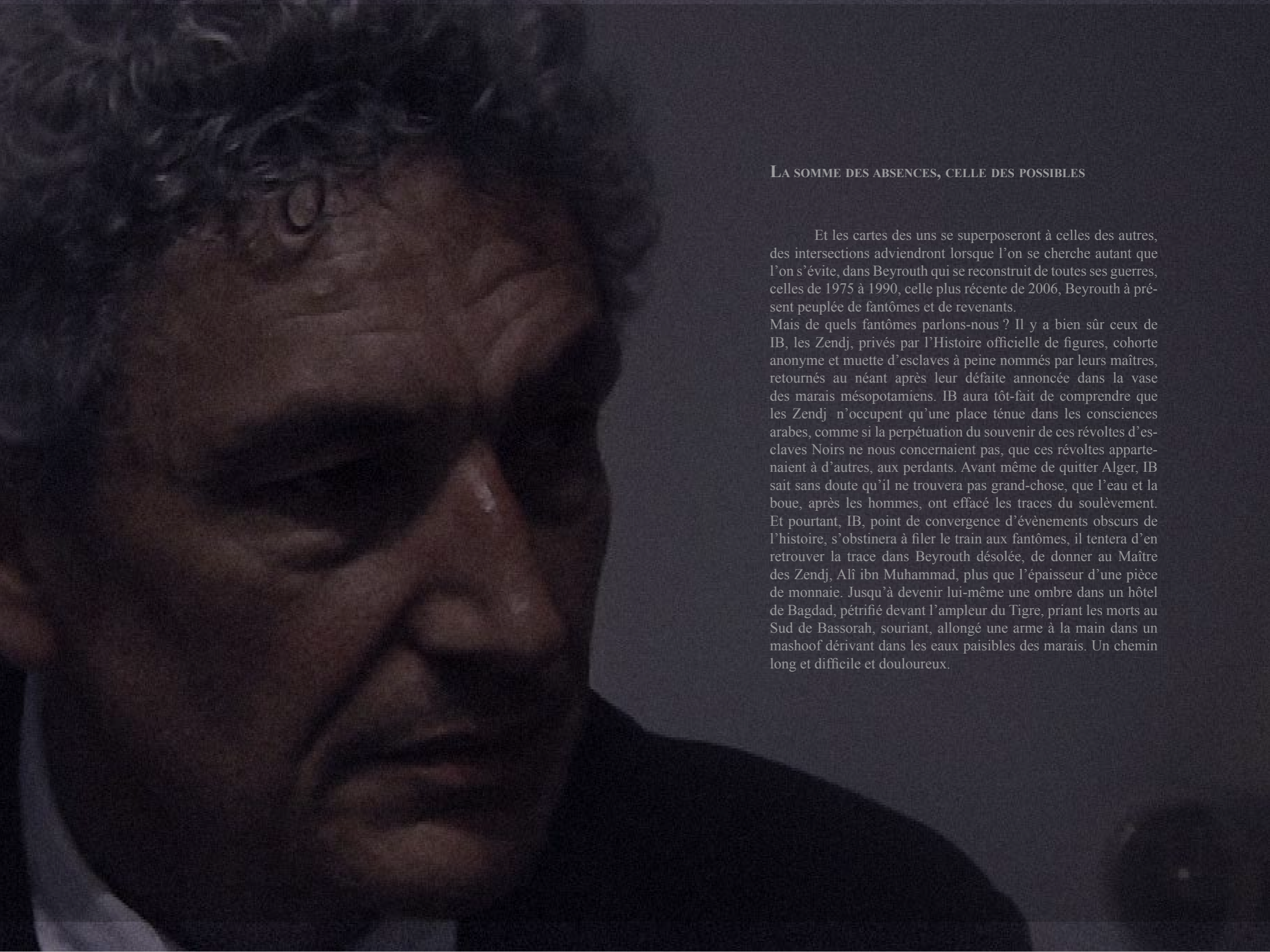
Une première ligne de fuite suivie d'une deuxième, fendant la carte du Nord vers le Sud-Est lorsque Nahla, une jeune réfugiée palestinienne en Grèce, vient à Beyrouth sur les traces de son père, ancien militant de la cause palestinienne ayant fui la ville après la défaite de 1982 face à l'armée israélienne, avant le massacre de Chatila et les désillusions répétées des Gauches arabes, l'essoufflement du Panarabisme et la montée en puissance de l'islamisme. Nahla qui arrive dans un Grand Moyen-Orient dont on redessine les cartes après l'invasion de l'Irak par l'hyper puissance américaine en 2003, Nahla qui laisse derrière elle Thessalonique couvant les émeutes de l'hiver à venir, Nahla qui ne sait pas encore qu'elle rencontrera IB et ses fantômes mais qui a rendez-vous avec Rami, son double palestinien né à Beyrouth mais immobile. Il fallait désertier Thessalonique – la ville de l'exil du père autant que l'un des lieux d'Europe où des refus s'aiguisent - comme on désertera plus tard Beyrouth et le Liban, comme d'autres, trois décennies plus tôt l'avait fait. Ne pas prendre racine, à l'image des centaines de milliers de Palestiniens disséminés à travers le monde, refuser l'assignation, abandonner Alger, Sanaa ou Bagdad, être en orbite et transporter son exil, l'identité toujours à inventer lorsque l'on vous refuse la vôtre, voilà le programme. Le corps et les intentions de Nahla c'est cela, un faisceau de trajectoires déjà réalisées, la possibilité de nouvelles bifurcations, devant soi. Dans sa lutte au quotidien pour la survie, Rami, le Palestinien des camps libanais, semble avoir oublié cet impératif, l'identité en devenir, tout à la fois permanente et non immuable, celle d'un peuple plus que d'un Etat d'ailleurs.



Il y a aussi, plus méthodique et moralement surarmé, Monsieur Prince, prédateur idéologique qui n'oublie pas de faire des affaires sur les champs de bataille toujours brûlants d'Irak, de s'extasier de cette page blanche offerte à toutes les expérimentations qu'est devenu ce pays ravagé par les guerres d'invasion, confessionnelle ou économique. S'il lui arrive de bouger, c'est pour se retrouver coincé dans une chambre d'hôtel de Beyrouth ou dans une cafétéria modèle d'une banlieue américaine. Mais peu importe au fond, parce que si Monsieur Prince est le plus mobile d'entre tous, il ne fuit rien, il est là pour le grand cadastre pour le compte de la plus grande entreprise privée du monde, les Etats-Unis d'Amérique, travaillant à la sujétion des Etats, des peuples, des individus. Une question vitale se pose : à quoi pense-t-on occupé à compter les liasses de billets neufs dans un mobile home surchauffé de la Cité d'Emeraude, Green Zone, Bagdad ?

Cette multiplication des lignes de fuite dans IB ne laisse pas le présent de l'Algérie – la vieille préoccupation - derrière soi. Elle l'entraîne pour le reformuler ailleurs, par un déploiement de la carte, soit la tentative d'étirer les dimensions physiques d'un pays au-delà de ce qu'elles sont, l'Algérie hors les murs en quelque sorte, pour dire autant ce qui la travaille que ce qu'elle peut espérer. Avec IB au moins deux espaces physiques et politiques et plus de pays encore se superposent : la Méditerranée, le Monde arabe, l'Algérie, la Grèce, le Liban, l'Irak. L'identité en formation perpétuelle de l'Algérie appartient de plein droit à ces sous-ensembles que sont la Méditerranée et le Monde arabe. Et ce qui se joue ailleurs, a des reflets ici, en Algérie. La guerre civile au nom de Dieu, les tensions communautaires, la mésentente qui ne serait pas démocratique, l'émeute comme alternative à l'absence de représentation politique réelle, le pillage des richesses au profit de quelques-uns, tout ceci trouve un écho plus ou moins intense d'un point à l'autre du spectre géographique.

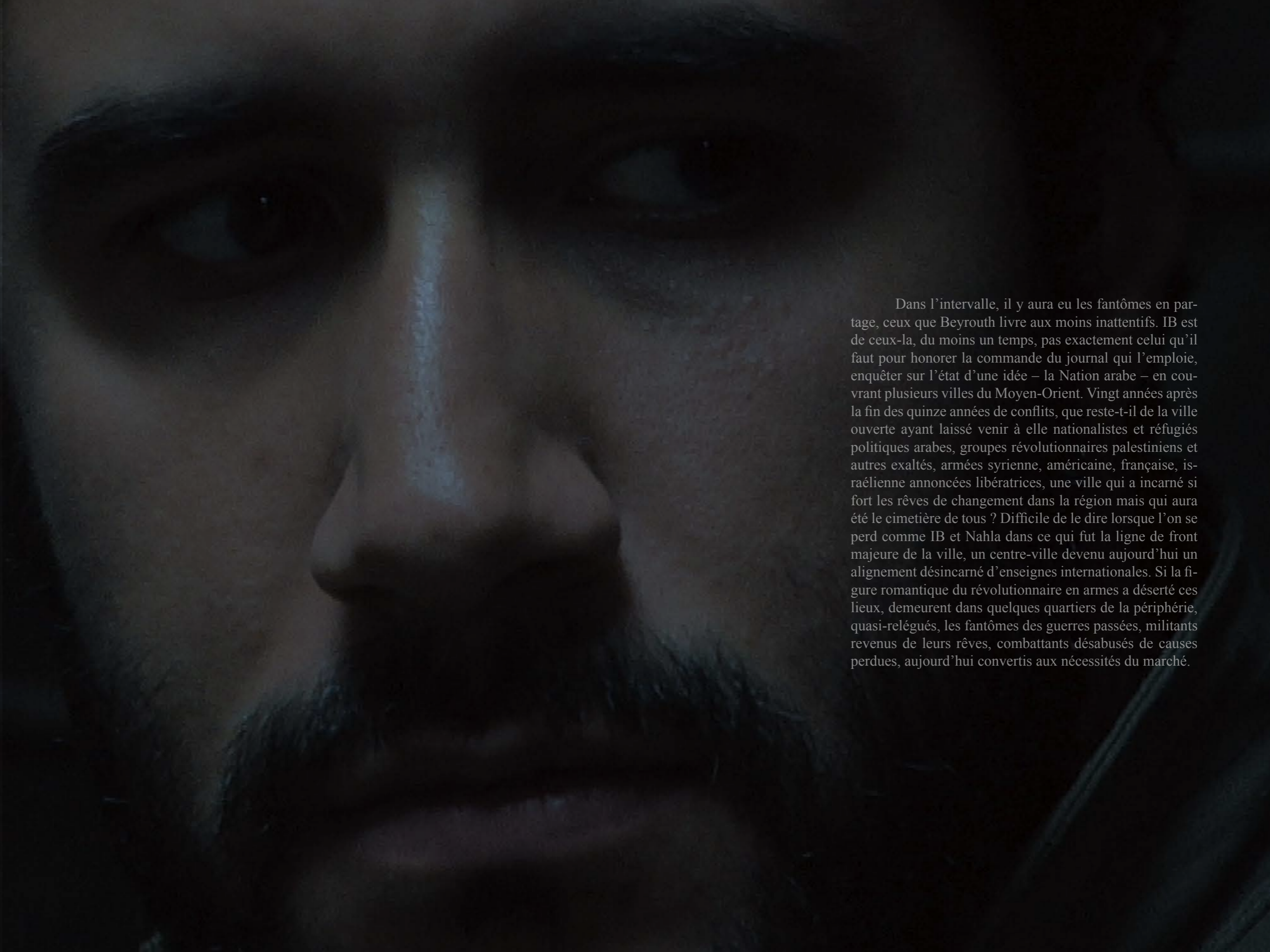
En ce sens, IB prolonge le questionnement spatial de Rome plutôt que vous, limité alors à Alger et sa banlieue désaffectée durant une guerre civile qui ne disait pas son nom, il relance l'interrogation topographique de Inland, fuite motorisée dans les profondeurs du pays, l'Algérie d'après la guerre lente, alors réinscrite en Afrique, laquelle, dans un mouvement inverse, reprenait pied en Algérie.



LA SOMME DES ABSENCES, CELLE DES POSSIBLES

Et les cartes des uns se superposeront à celles des autres, des intersections adviendront lorsque l'on se cherche autant que l'on s'évite, dans Beyrouth qui se reconstruit de toutes ses guerres, celles de 1975 à 1990, celle plus récente de 2006, Beyrouth à présent peuplée de fantômes et de revenants.

Mais de quels fantômes parlons-nous ? Il y a bien sûr ceux de IB, les Zendj, privés par l'Histoire officielle de figures, cohorte anonyme et muette d'esclaves à peine nommés par leurs maîtres, retournés au néant après leur défaite annoncée dans la vase des marais mésopotamiens. IB aura tôt-fait de comprendre que les Zendj n'occupent qu'une place ténue dans les consciences arabes, comme si la perpétuation du souvenir de ces révoltes d'esclaves Noirs ne nous concernaient pas, que ces révoltes appartenaient à d'autres, aux perdants. Avant même de quitter Alger, IB sait sans doute qu'il ne trouvera pas grand-chose, que l'eau et la boue, après les hommes, ont effacé les traces du soulèvement. Et pourtant, IB, point de convergence d'évènements obscurs de l'histoire, s'obstinera à filer le train aux fantômes, il tentera d'en retrouver la trace dans Beyrouth désolée, de donner au Maître des Zendj, Alî ibn Muhammad, plus que l'épaisseur d'une pièce de monnaie. Jusqu'à devenir lui-même une ombre dans un hôtel de Bagdad, pétrifié devant l'ampleur du Tigre, priant les morts au Sud de Bassorah, souriant, allongé une arme à la main dans un mashoof dérivant dans les eaux paisibles des marais. Un chemin long et difficile et douloureux.



Dans l'intervalle, il y aura eu les fantômes en partage, ceux que Beyrouth livre aux moins inattentifs. IB est de ceux-la, du moins un temps, pas exactement celui qu'il faut pour honorer la commande du journal qui l'emploie, enquêter sur l'état d'une idée – la Nation arabe – en couvrant plusieurs villes du Moyen-Orient. Vingt années après la fin des quinze années de conflits, que reste-t-il de la ville ouverte ayant laissé venir à elle nationalistes et réfugiés politiques arabes, groupes révolutionnaires palestiniens et autres exaltés, armées syrienne, américaine, française, israélienne annoncées libératrices, une ville qui a incarné si fort les rêves de changement dans la région mais qui aura été le cimetière de tous ? Difficile de le dire lorsque l'on se perd comme IB et Nahla dans ce qui fut la ligne de front majeure de la ville, un centre-ville devenu aujourd'hui un alignement désincarné d'enseignes internationales. Si la figure romantique du révolutionnaire en armes a déserté ces lieux, demeurent dans quelques quartiers de la périphérie, quasi-relégués, les fantômes des guerres passées, militants revenus de leurs rêves, combattants désabusés de causes perdues, aujourd'hui convertis aux nécessités du marché.



Ce reportage l'encombre. IB pressent qu'il faut quitter Beyrouth., l'abandonner avant qu'elle ne vous chasse ainsi qu'elle la fait à tous ceux qui ont cru y être chez eux. Fuir donc mais pour aller où ? À Bagdad se dit l'hésitant IB, parce que quitter à traquer les fantômes autant le faire dans le pays du Moyen-Orient devenu le point focal des luttes en cours. Depuis 2001 et les attentats de septembre, et plus encore depuis l'invasion américaine de 2003, la question palestinienne n'est plus le seul abcès de fixation des crises du Proche-Orient. L'Irak concentre, avec au moins autant d'intensité que Beyrouth trente années plus tôt, les desseins géopolitiques des puissances régionales ou planétaires. IB, en cartographe inavoué, veut dresser la carte des bouleversements en cours. Il veut mesurer, par l'expérience du voyage et de la perte qu'il induit, l'étendue de la catastrophe en même temps qu'il veut savoir si ce nom, Zendj, a encore un sens, des visages, il veut comprendre s'il est la promesse de ralliements souterrains autant que le refus vivace du sort qui nous est fait.



Nahla, qui débarque à Beyrouth sur les pas de son père avec le désir d'aider ce qui subsiste de la résistance palestinienne, a-t-elle plus d'espoirs ? Oui, sans doute mais Nahla sait aussi qu'elle appartient aux espaces et aux marchés mondialisés, sa condition de réfugiée le lui rappelle sans cesse. En accomplissant le voyage à Beyrouth, elle pose, plus qu'implicitement, cette question : comment relier les luttes entre elles ? Si l'on parle d'une mondialisation du marché, y a-t-il une globalisation possible des luttes qui tentent, séparément, de lui faire face ? Quelles réponses donner aux puissances de la fixation – qu'elles s'incarnent dans un Etat, une religion, un groupe communautaire, un genre peu importe - imposant des tracés, délimitant les trajets des individus, conditionnant leurs expressions et leurs désirs ?



Nahla, contrairement à ce qui vient d'être énoncé, sait aussi autre chose : physiquement, sa place n'est nulle part, pas plus à Thessalonique qu'à Beyrouth. Être Palestinien c'est cela, une identité en devenir, qui s'appuie moins sur la certitude de racines originelles que sur l'invention de racines possibles. C'est ce qu'elle dira à l'immobile Rami, nos racines sont devant nous, notre identité relève plus de notre capacité à déplacer nos frontières dans celles des autres, à changer de figures tout en restant immuables. « Pars, fuis » dit Nahla à Rami, substituant le « d'où sommes-nous ? » par un « Où sommes-nous ? Au final, personne n'est à sa place. Ni IB, pas plus que Nahla ou Rami. Tous déplacés, en transit, revenant sur leur pas ou non, trois égarés cherchant une issue, fuyant le monde en même temps que rêvant de s'y fondre, trois points sur la carte qui témoignent autant d'un processus de désintégration dans les plis du monde que d'un désir violent d'être l'acteur de sa transformation.



EN QUELLE LANGUE ÊTRE ARABE ? NOS IMAGES ET CEUX QUI LES PEU-
PLENT

Quelle langue entend-on de Berriane, ville du Sud Est algérien, à Bassorah situé à la pointe Sud de l'Irak, avec comme intervalle Beyrouth et ses travailleurs syriens et réfugiés palestiniens ? L'arabe ? Oui, en dépit des expressions locales et la singularité des accents, le Moyen-Orient partage cette langue. A contrario, et c'est aussi l'un des enjeux de ce film, il apparaît que la langue parlée en Algérie diffère ce qu'il est convenu d'appeler l'arabe. Nous ne parlons pas ici de la langue officielle de l'Etat algérien qui est bien entendu l'arabe mais de cette langue des échanges usuels, cette langue parlée dans les familles, dans la rue, une langue pourtant jamais écrite et que par commodité on s'obstine à nommer « arabe ». Cet écart que l'Algérie invente par rapport à une langue canonique n'est-elle pas le signe d'une mise à distance – mais pas une rupture – avec la Nation arabe questionnée par IB ? C'est aussi à travers l'usage des mots que nous poserons la question de notre appartenance, la question de notre identité et de ses devenirs possibles.



Est-il alors nécessaire de préciser que ce film se tournera, pour l'essentiel, dans les pays où il est censé se dérouler ? Non, sans doute, tant il semble que les nuances sonores, celles des voix et celles d'une ville, ne peuvent être saisies que là où elles sont modulées. Il en va de même pour les rythmes du corps. Il y a un grain – celui du son, l'autre de l'image - qu'aucun avatar technologique ne peut reproduire avec la richesse nécessaire. Il faudra donc aller à Berriane, Beyrouth, Bagdad, Bassorah et Thessalonique. Il y a les limites du budget. Il y a aussi l'impératif documentaire soit la volonté de rendre compte du visible et de l'audible tels qu'en eux-mêmes, c'est-à-dire traversés de fiction. Cette manière de faire et de voir – être attentif aux alentours, soucieux de ce qui pourrait surgir et qui donc dépasse l'écriture du scénario comme mise en forme du prévisible – a déjà été expérimenté dans les précédents longs-métrages *Rome plutôt que vous* et *Inland*. *Révolution Zendj* prolongera ce geste parce que tout ne peut être prédit du cours d'un fleuve, tout ne peut-être anticipé d'un mouvement d'épaule, de la vitesse d'une balle, d'un sourire.



Hormis qu'elle sera numérique, nous ne savons encore pas quelle caméra sera utilisée. Ce que nous savons en revanche, c'est que l'équipe technique légère des précédents longs-métrages devra être largement reconduite. Ces trois films sont liés, autant par leurs intentions, leurs manières de voir et leurs processus de production. Il y aura des interprètes. Des visages et des corps ont accompagné l'écriture de ce scénario. Quelques-uns ont été rencontrés au cours des voyages qui ont donné lieu à ce projet. Il faut les retrouver. Le documentaire. Il s'agit aussi de faire resurgir, ailleurs, ceux que nous avons laissés dans Inland, vrais et faux bergers mobiles au cœur du Chott El Chergui, Malek, à moitié-là, dans la lumière de la frontière.

Nos corps dans les images donc, des acteurs qui parlent grec et arabe et algérien, des interprètes qui n'en sont pas mais le deviendront, des passants essayant d'être eux-mêmes, l'acteur/IB qui prend des photos et l'actrice/Nahla qui lui pose une question.

Nahla: « Qu'est-ce que tu photographies, il n'y a rien ? »

IB : « Justement, j'essaie de voir comment cela devient. »

LES ACTEURS

fethi ghares

diana sabri

ahmed hafez

john peake

sean gullette

wassim mohamed ajawi

fayek homaysi

fadi abi samra

timos papadopoulos

kader affak

maria elisabeth kotini

lazaros theodorakopoulos

amos poe

arezki tahar

younes saadi

nacéra saïdi

geoffrey carey

ghassan salhab



L'EQUIPE TECHNIQUE

un film de tariq teguia

produit par yacine teguia

scénario tariq & yacine teguia

image nasser medjkane hacène aït-kaci

assistant réalisateur omar belkacemi

son kader affak kamel fergani

scripte nadia bouseloua

montage rodolphe molla

mixage myriam rené

décors michelle braidy heidi tsirogiannis

directeurs de production liban roy deeb yara abou haïder



FESTIVALS

Festival international du cinéma de Rome 2013
Cinemaxxi

Entrevues Belfort 2013
Compétition

Festival international du film Rotterdam 2014
Spectrum

Ficunam Mexico 2014
Compétition

Viennale 2014
Rétrospective

Festival de Lisbonne & Estoril 2014
Rétrospective

Festival du nouveau cinéma/ Montreal 2014
Compétition

Festival international de Curitiba 2014
Compétition

Festival international de cinéma et d'art de Trieste 2014
Compétition

PRIX

Grand prix Jeanine Bazin
Entrevues de Belfort 2013

Prix Scribe pour le cinéma indépendant 2013

Prix Anno Uno, Festival international de cinéma et d'art de Trieste, 2014

SPECIFICATIONS

format de tournage : video HD

durée : 133 minutes

format de projection : DCP 2K flat

année de production : 2013

couleur : noir & blanc

ratio : 1.85

pays de production : algérie france liban qatar

langues parlées : arabe anglais grec français berbère

FILMOGRAPHIE

Révolution zendj 2013 133 minutes couleur noir & blanc

Gabbla [Inland] 2008 138 minutes couleur

Rome plutôt que vous 2006 111 minutes couleur

Haçla [La Clôture] 2003 23 minutes couleur

Le Chien 1996 13 minutes noir & blanc

Ferrailles d'attente 1998 7 minutes couleur/noir & blanc

Kech'mouvement ? 1993 12 minutes couleur

CONTACTS

ATTACHÉ DE PRESSE **SORTIE EN SALLES**

Zendj 45 rue de rosny 93100 montreuil france www.zendj.net
presse@zendj.net tél : +33 (0)9 51 99 24 57

ATTACHÉES DE PRESSE **CYCLE « TARIQ TEGUIA, FILMS & RENCONTRES »** AU CENTRE GEORGE POMPIDOU

Les Piquantes 27 rue de bleue 75009 paris france
alexflo@lespiquantes.com tél : +33 (0)1 42 00 38 86